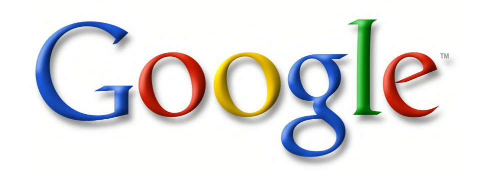
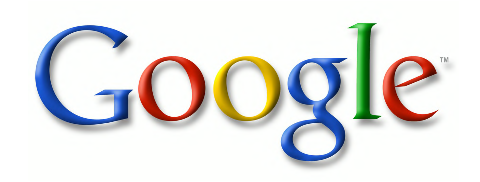
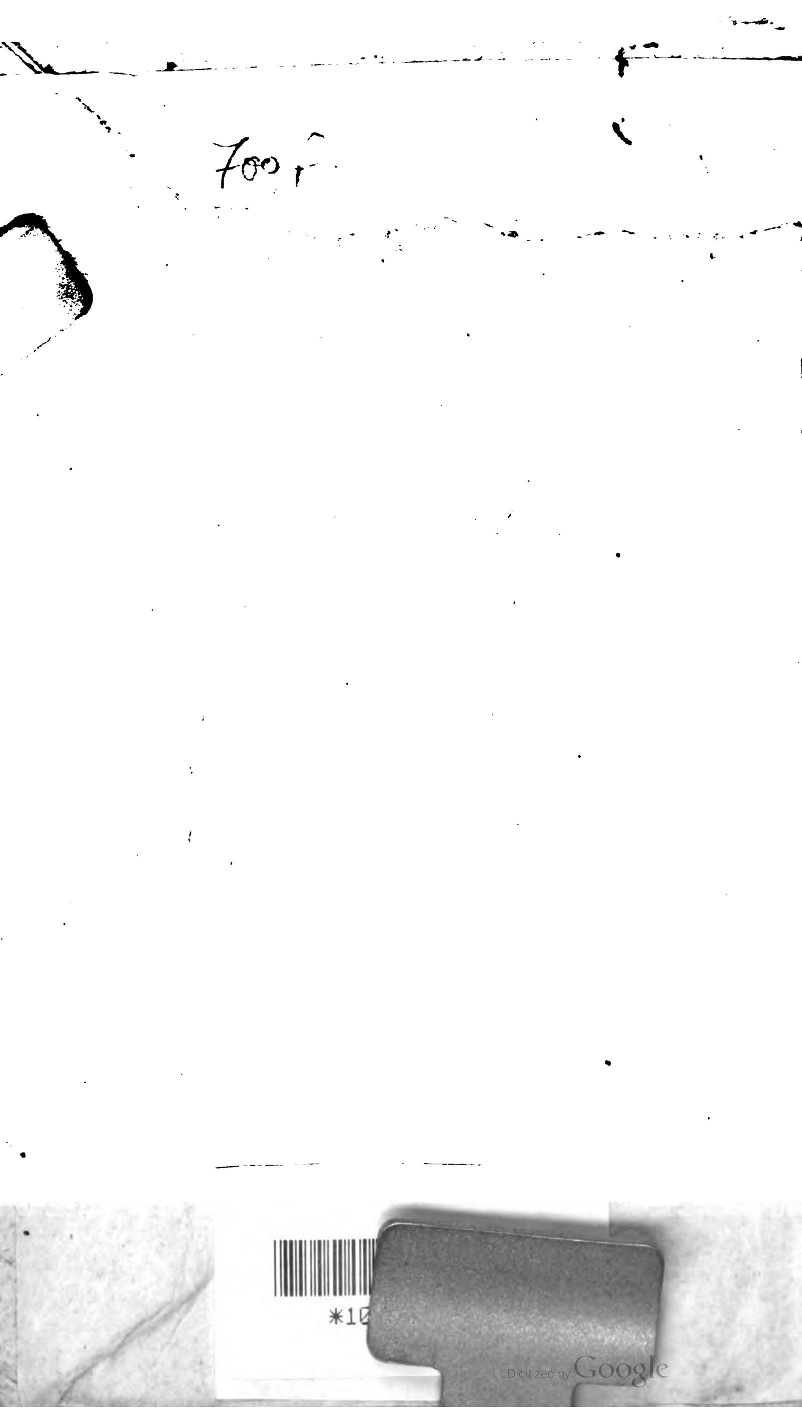
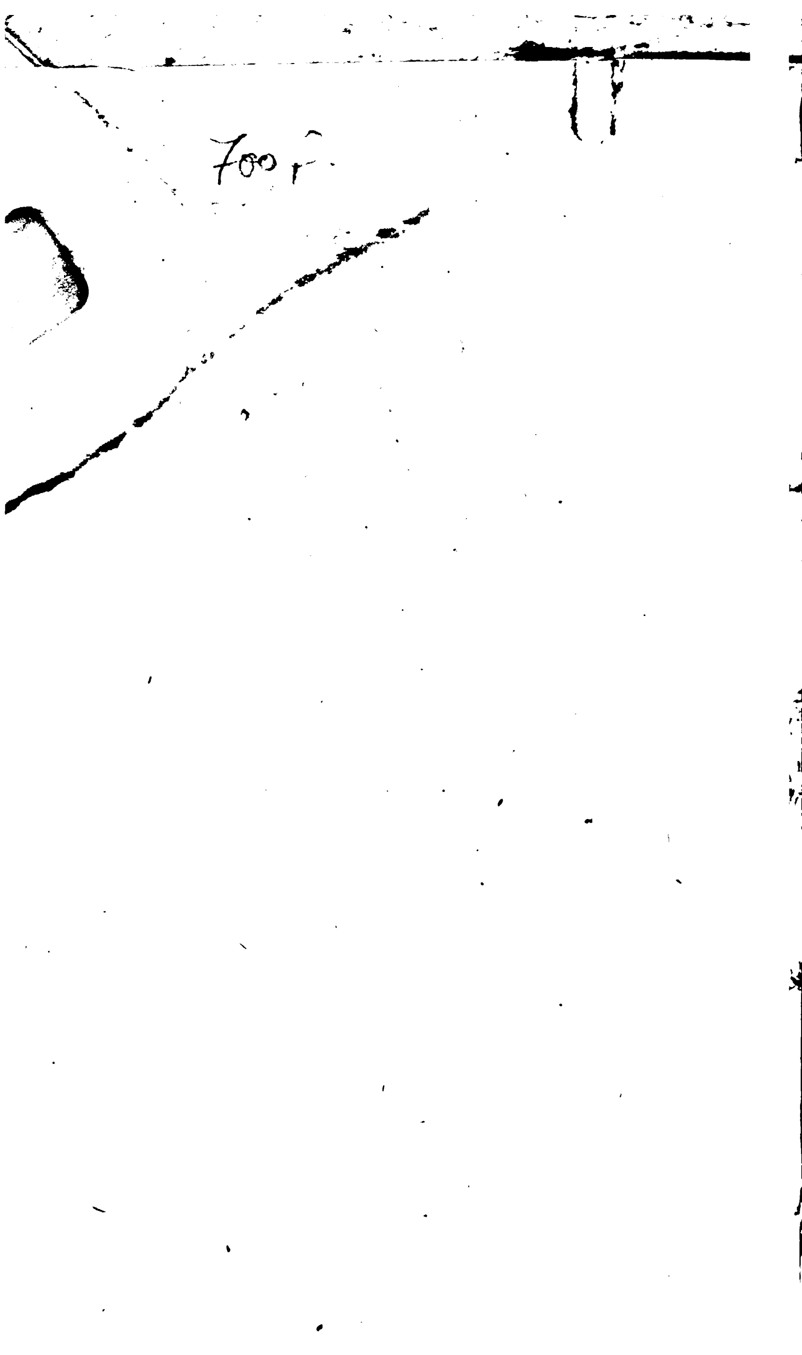





63


700


700 r

LES
AMOURS
DU BON VIEUX TEMS.

On n'aime plus comme on aimoit jadis.



A VAUCLUSE ET A PARIS,

Chez DUCHESNE, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LX.

On n'aime plus comme on aimoit jadis.

AU bon vieux tems un train d'amour regnoit,
Qui ſans grand art & dons ſe demenoit,
Si qu'un Bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donner toute la terre ronde :
Car ſeulement au cœur on ſe prenoit.
Et ſi par cas à jouir on venoit,
Sçavez vous bien comm'on s'entretenoit,
Vingt ans, trente ans : cela duroit un monde
Au bon vieux tems.

Or eſt perdu ce qu'Amour ordonnoit :
Rien que pleurs faints, rien que changes on n'oyt.
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'Amour on refonde,
Et qu'on la meine ainſi qu'on la menoit
Au bon vieux tems.



AVIS

DU LIBRAIRE.

CEtte Brochure contient deux Romances ou Fabliaux composés du tems de S. Louis. Le premier qui a déja paru dans le Mercure, obtint alors des suffrages distingués. L'autre aura pour les Lecteurs toute la fleur de la Nouveauté. Les Amateurs de notre Antiquité trouveront dans ces deux pe-

tits Poëmes une peinture non ſuſpecte de nos mœurs anciennes. Peut-être le reſte des Lecteurs ne ſera-t-il point inſenſible à la naïveté des ſentimens qui en fait le principal mérite.



AVERTISSEMENT.

CEt Ouvrage se trouve dans un Manuscrit qui a près de 500. ans d'ancienneté. Il fut composé vers le tems de S. Louis pour être recité & chanté dans les Cours des Rois, des Princes & des Seigneurs. Le Trouverre ou Jongleur qui faisoit le premier rôle, recitoit à voix haute & sonore l'histoire ou la fable en prose qui est toujours précédée par ces mots : *On dit, on conte, on fabloye.* Ce qui est en vers, précédé des mots, *on chante*, étoit mis en musique, & se chantoit sans doute en choeur par la troupe des Chanteurs à qui le chef donnoit le Ton. Un nombre infini d'instrumens de toutes especes joués par les Jongleurs & les Ménestriers de la même bande, formoit l'accompagnement. Tous les vers d'un même chant ou d'une même suite, ri-

moient enſemble, hormis le dernier vers; mais les rimes n'en ſeroient pas de miſe aujourd'hui : outre que la prononciation étoit fort differente de la nôtre; (car Aucaſſin rimoit à *is*, & ſe prononçoit Aucaſſin ou Aucaſſis) nos Peres ſe contentoient des aſſonances, ou de la plus legere reſſemblance dans la finale des mots.

L'attention de ne point faire rimer le derniers vers de chaque repriſe avec les précédens, ſemble indiquer un deſſein formel d'avertir le Trouverre qu'il devoit ſe préparer à commencer ſon récit en Proſe; c'étoit une eſpece de reclame pour le Déclamateur qui avoit à reprendre ſon rôle, lorſque le Chanteur alloit finir le ſien.

Le Traducteur n'a fait que mettre dans un françois intelligible le texte original qui ne pourroit être entendu que d'un petit nombre de perſonnes qui ont pris la peine de ſe rendre ce langage familier. Il a rendu ſcrupuleuſement dans la Proſe la ſimplicité & la naïveté du dialogue; mais

à

à l'égard de la versification, il n'en a pas toujours conservé aussi exactement la mesure & les rimes.

On a long-tems déliberé, s'il ne seroit pas à propos de faire quelques retranchemens dans cet ouvrage, & si, par menagement pour la délicatesse des Lecteurs, il n'en falloit pas supprimer l'épisode du Bouvier, & celle du Roi de Torelore; mais enfin on s'est déterminé à conserver l'un & l'autre. Il ne s'agit pas de donner un ouvrage sans défaut, celui-ci en a beaucoup qu'on ne prétend pas dissimuler; il est question de faire connoître au vrai nos anciennes mœurs; & comme rien n'est plus propre à les représenter au naturel que cette composition, on a cru ne pouvoir conserver avec trop de fidélité, dans la copie, tous les traits de l'original.

Une autre raison, peut-être plus importante, s'est jointe à celle-là pour déterminer le Traducteur à prendre ce parti; il a lû avec satisfaction dans le dix-septiéme volume du Recueil de *l'Académie des Belles Lettres*, un Mé-

moire sur l'utilité de la lecture des anciens Romans de Chevalerie, où l'Auteur prétend qu'il y a presque toujours un but moral dans tous les ouvrages de ce genre. Le Roman d'Aucassin & de Nicolette vient à merveille à l'appui de son sentiment; le Traducteur croit y voir d'un bout à l'autre une intention sensible d'y répandre d'utiles moralités. L'Amour, tant recommandé par tous nos anciens Auteurs, n'est presque jamais présenté ici que comme une passion, qui, renfermée dans de justes bornes, peut être le principe des plus éclatantes vertus & des plus grandes actions; mais qui en même-tems, peut être aussi la source d'une infinité de désordres & de calamités, lorsqu'on s'y laisse tellement asservir, que l'on oublie tout ce qu'on doit à sa naissance, à sa famille, à son état & à sa Patrie. Le discours du Berger, qui daigne à peine répondre au jeune Aucassin, quoique son Damoiseau, c'est-à-dire, au fils de son Seigneur, parce que la division du pere & du fils les

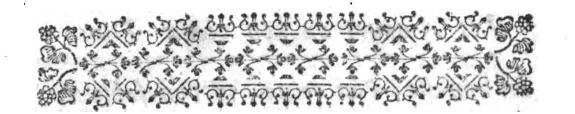
met

met l'un & l'autre hors d'état de lui faire ſentir leur autorité, ce diſcours inſolent n'a pas fait d'impreſſion ſur Aucaſſin, toujours aveuglé par ſon amour; le Bouvier revient à la charge. Pouvoit-on encore rien imaginer de plus touchant pour faire rentrer en lui-même ce fils dénaturé, que les tendres ſentimens de cet homme groſſier, qui compte pour peu tous ſes maux, en comparaiſon de l'état où eſt réduite ſa malheureuſe mere? La valeur recommandée dans tout le Roman, eſt une leçon continuelle aux Seigneurs de Fiefs, pour leur apprendre qu'ils ſe doivent, à la défenſe de leurs Sujets, que ſe montrer ſeulement à leur tête dans les Guerres qu'ils onr à ſoutenir; c'eſt en aſſurer le ſuccès, & qu'il n'eſt pour eux d'autre moyen de conſerver leur bien, leur fief, & leur honneur. L'Epiſode du Roi de Torelore eſt une correction encore plus forte pour les Princes & les Seigneurs de Fiefs: ſi elle ſe ſent de la dureté du ſiécle, elle ſert à leur montrer tout l'opprobre attaché à une vie molle & effemi-

effeminée; elle les avertit que dans le besoin il faut qu'ils se chargent du poids de la guerre, & que quand ils l'ont entreprise une fois, il ne faut pas y perdre du tems, mais la poursuivre à toute outrance. Telle est la morale qu'on a crû voir dans cette piéce, & qui a fait conserver deux Episodes, que, sans cela, il eût été aisé de retrancher.



ROMAN-



ROMANCE D'AUCASSIN ET DE NICOLETTE.

Qui de vous veut bon vers ouir
De vieux & d'antiques déduits
De deux enfans beaux & petits,
C'est Nicolette & Aucassis ?
Des grands peines qu'il souffrit
Et des prouesses qu'il fit
Pour sa mie au teint de lis.
D'eux fut ce chant & ce récit
Qui courtois est & bien assis :
Nul homme n'est si esbahi
Tant dolant ni tant entrepris
De grand mal & malade au lit,
Qui de l'ouir ne fut guéri
Et de joye regaillardi
Tant doux il est. . . .

Ici

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Le Comte Bongars de Valens faisoit une si cruelle guerre au Comte Garins de Beaucaire, qu'il ne passoit pas un jour sans être aux portes, aux murs, & aux barrieres de sa Ville avec cent Chevaliers & avec mille Sergens, tant à pied qu'à cheval, brûlant sa terre, ravageant son Pays, & tuant ses hommes. Garins vieux & foible avoit fait son tems, & n'avoit pour héritier ni fils ni fille, hormis un jeune enfant beau, grand, bien fait, & en tout point proportionné à merveille, ayant cheveux blonds, & frisés en petites boucles, les yeux *vairs* & rians, la physionomie ouverte & prévenante, & enfin si rempli d'excellentes qualités & de perfections, qu'en lui n'y avoit rien à reprendre, sinon que tant étoit épris d'amour, qui tout surmonte, qu'il ne vouloit point être Chevalier, prendre les armes, aller aux Tournois, ni faire ce qui convenoit à sa naissance.

Son pere & sa mere lui disoient: Cher fils, prens tes armes, monte à cheval, défend ta terre & secoure tes hommes: s'ils te voyent parmi eux, ils en deffendront mieux leur vie, leurs biens, leurs terres, & leurs murailles.

De quoi me parlez-vous, mon Pere, dit Aucassin, (c'étoit le nom de l'enfant) que Dieu

Dieu ne m'accorde jamais rien de ce que je lui demande, si l'on me voit armer Chevalier, monter à cheval, & me mêler dans aucun Tournoi, ni combat, où je fasse sentir la vigueur de mes bras aux Chevaliers, & où j'éprouve la force des leurs, avant que vous m'ayez donné Nicolette ma douce amie que tant j'aime. Cher fils, dit le pere, cela ne se peut, laissez-là cette chétive créature? c'est une esclave tirée de terre étrangere que le Vicomte de cette Ville acheta des Sarrazins, qu'il amena ici, qu'il a élevée & baptisée, & dont il a fait sa filleule : il lui donnera quelqu'un de ces jours un jeune garçon qui gagnera sa vie à labourer ; la tienne est toute gagnée, & si tu veux prendre femme, je te donnerai fille de Roi, ou de Comte ; car il n'y a en France si riche Seigneur dont tu voulusses avoir la fille, que tu ne l'ayes aussitôt pour femme.

Mon Pere, dit Aucassin, est-il au monde tant belle Seigneurie qui ne fût bien occupée, si Nicolette ma douce amie la possédoit. Ce seroit peu pour elle d'être Impératrice de Constantinople ou d'Allemagne, ou Reine de France ou d'Angleterre, tant elle est franche, courtoise, débonnaire, & de toutes vertus accomplie.

On

On chante.

Aucassin fut de Beaucaire
D'un Château de belle retraite.
Quoique son pere fasse,
De Nicolette la bien faite
Il ne se peut qu'il le détache,
Et qu'épouser ne la lui laisse.
Sa mere ainsi le menace,
Méchant que veux tu faire?
Aucassin répond tout en rage,
Ma Nicolette est gente & gaye.
Ta Nicole esclave à Carthage
Fut d'un Sarrazin achetée,
Lui dit sa mere irritée:
Si tu veux femme épouser,
Prens femme de haut parage.
Mere; je n'y puis que faire,
Nicolette est debonnaire;
Son gentil corps, son visage,
Sa beauté ont surpris mon ame,
Il est juste que son amour j'aye.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Quand le Comte Garins de Beaucaire vit qu'il ne pourroit détourner Aucassin son fils de l'amour de Nicolette, il alla trouver le Viconte de la Ville son Vassal; il l'appella, & lui dit: Seigneur Comte, chassez Nicolette votre filleule; que mau-
dite

dire soit la Terre d'où elle fut amenée en ce Pays; par elle je perds Aucassin, il ne veut point être Chevalier, ni rien faire de ce qu'il doit faire; sçachez que si je puis la tenir, je la ferai jetter au feu, & brûler, & à vous-même je ferai du pis que je pourrai. Sire, fait le Vicomte, je suis bien fâché s'il va & vient la voir & lui parler. Je l'avois achetée de mes deniers, élevée, baptisée, & fait ma filleule. Je lui aurois donné un jeune garçon qui auroit gagné sa vie à labourer. Votre fils n'a que faire de gagner la sienne; mais puisque c'est votre plaisir & votre volonté, j'enverrai Nicolette en telle Terre & en tel Pays que jamais de ses yeux il ne la verra.

Prenez y bien garde, fait le Comte Garins, grand mal pourroit vous en arriver. Ils se séparent.

Le Vicomte étoit très-riche homme, & avoit un riche Palais. Dans une chambre vers le jardin il fit mettre Nicolette au plus haut étage, & lui laissa une vieille pour compagne, qui devoit la garder à vûe. Il leur donna pain, viande, vin, & tout ce qu'il leur falloit, & fit la porte si-bien murer qu'on ne pouvoit entrer ni sortir; un seul petit jour y venoit du jardin par une étroite fenêtre.

Ici

Ici on chante.

Nicolette eſt en priſon miſe
En une chambre à voûte griſe,
Bâtie par grand artifice,
Peinte à la Moſaïque;
A la fenêtre marbrine
S'appuya la Meſquine.
Chevelure blonde & poupine
Elle avoit, & la roſe au matin
N'étoit ſi fraiche que ſon teint.
Jamais plus belle on ne vit.
Elle regarde par la grille
Et voit la roſe épanouie
Et les Oiſeaux qui ſe dégoiſent;
Lors ſe plaint ainſi l'Orfeline:
Hélas! malheureuſe que je ſuis,
Et pourquoi ſuis-je en priſon miſe;
Aucaſſin Damoiſeau Sire,
Je ſuis votre fidéle amie,
Et de vous ne ſuis point haïe:
Pour vous je ſuis en priſon miſe,
En cette chambre à voûte griſe,
J'y trainerai ma triſte vie,
Sans que jamais mon cœur varie;
Car toujours ſerai-je ſa mie.

Ici on dit, on conte, & on fabloye.

Nicolette fut en priſon dans la chambre, ainſi que vous l'avez oüi. Le bruit ſe ré-

pandit

pandit dans toute la terre & par tout le Pays que Nicolette étoit perdue. Les uns disent qu'elle est en fuite, & d'autres, que le Comte Garins de Beaucaire l'a fait tuer. Qui qu'en put avoir joye, Aucassin n'en eut point; il alla au Vicomte de la Ville, & l'appella: Sire Vicomte, demanda-t-il, qu'avez-vous fait de Nicolette ma très-douce amie, la chose du monde que plus j'aimois? me l'avez vous ôtée & enlevée? Sçachez que si j'en meure, la faute en retombera sur vous, & vous en répondrez. Pour le seur, ce sera vous qui de vos mains m'aurez arraché la vie, puisque c'est vous qui m'avez enlevé ce que dans tout le monde j'aimois le plus. Beau Sire, fait le Vicomte, laissez-là cette Nicolette, cette Esclave que j'amenai de terre étrangere, que j'achetai de mes deniers, des Sarrazins, que j'ai élevée, baptisée, fait ma filleule; je l'ai nourrie, & je lui donnerai l'un de ces jours un jeune garçon qui gagnera son pain à labourer. Vous n'avez que faire de travailler; mais prenez la fille d'un Roi, ou pour le moins d'un Comte. Que croiriez-vous avoir gagné si vous en aviez fait une Dame, & l'aviez mise dans votre lit? vous seriez bien avancé. Aucassin eut beau repliquer, jurer & tempester dans des termes qu'il n'est pas permis de repeter ici.....

Cessez, fait le Comte, tout ce que vous direz ne servira de rien, jamais vous ne la reverrez; si vous en parlez davantage, & que votre pere le sçache, il nous fera jetter dans le feu, & brûler elle & moi; vous-même devez vous attendre à tout dans la fureur qui le transporte. J'en suis au désespoir, dit Aucassin, en quittant le Vicomte qui n'étoit guéres moins affligé que lui.

Ici on chante.

Aucassin s'en est retourné
De douleur abîmé,
Pour l'absence de sa mie
On ne peut le consoler,
Et nulle assistance lui donner;
Vers le Palais s'en est allés
Dont il monte les dégrés;
Dans une chambre est entré,
Et de pleurer a commencé,
Grand'douleur a demenée,
De sa mie s'est lamenté:
Nicolette ma toute belle,
Belle debout, assise encore plus belle,
Allant & venant toujours belle,
Belle à répondre & à parler,
Belle à rire & à jouer,
Belle à baiser & embrasser,
Pour vous je suis désolé,
Et si cruellement mené,

Que

Que j'en ſuis près d'expirer,
Ma ſœur, ma douce amie.

Ici on dit, on conte, & on fabloye.

Tandis qu'Aucaſſin étoit en la chambre à regretter Nicolette ſa mie, le Comte Bongars de Valence qui avoit ſa guerre à terminer ne s'y oublia point. Il avoit mandé ſes hommes à pied & à cheval, & s'étoit avancé vers le Château pour y donner l'aſſaut. Aux bruits mêlés de cris qui s'élevent partout aux environs, les Chevaliers & les Ecuyers du Château prennent les armes, & accourent aux portes & aux murs pour les défendre. Les Bourgeois montent aux galeries & aux crénaux, d'où ils lancent dards & pieux aiguiſés ; tandis que l'aſſaut ſe donne de toutes parts avec la derniere violence, le Comte Garins de Beaucaire vient dans la chambre, où Aucaſſin ſe livroit à ſes regrets & à ſes gemiſſemens pour Nicolette ſa très-douce amie que tant aimoit.

Malheureux, que fais-tu-là? dit-il, lâche que tu es! tu vois qu'on attaque ton Château, le meilleur & le plus fort qui ſoit: ſçache que ſi tu le perds, il ne te reſte plus rien dont tu ne ſois dépouillé: prens les armes, mon fils, monte à cheval, défens ta terre, & va joindre tes ſujets au

combat. Quand tu n'y ferois rien, il suffit de ta présence: qu'ils te voyent seulement parmi eux, ils en défendront mieux, & leurs biens & leurs vies, & ta terre & toi même; grand & fort comme tu es, tu le peux, & tu le dois.

Mon Pere, fait Aucassin, à quoi sert de m'en parler encore: que Dieu ne m'accorde rien de ce que je lui demande, si je deviens Chevalier, si je monte à cheval, & si je vais au combat donner ni recevoir un seul coup, à moins que vous ne me donniez Nicolette ma douce amie que tant j'aime.

Cela ne se peut, mon fils, dit le pere, je souffrirois plûtôt la perte de tous mes biens que de consentir à la voir ta femme & ton épouse: il le laisse en disant ces mots.

Quand Aucassin vit son pere qui s'en alloit, il le rappella: Mon pere, dit Aucassin, revenez; je ferai un marché avec vous. Quel marché, beau-fils? Je prendrai les armes, & j'irai au combat; mais je mets dans mon marché, que si Dieu me ramene sain & sauf, vous me laisserez voir Nicolette ma douce amie que tant j'aime; je ne vous demande que le tems de lui dire deux ou trois paroles, & de la baiser une fois. Le pere accorde sa demande, lui en donne sa foi, & Aucassin part aussi-tot.

Ici

Ici l'on chante.

Aucaſſin tranſporté du baiſer
Qui l'attend au retourner,
Pour cent marcs d'or qu'il eût gagné,
N'eût pas été auſſi enchanté.
Belles armures d'acier
On lui a appareillées:
Il veſtit un double aubert,
Lace ſon heaume dans ſon chef:
Epée d'or met à ſon côté,
Et monte ſur ſon deſtrier.
L'Ecu & la lance empoignée,
Il ſe regarde à ſes deux pieds,
Si bien lui vont ſes eſtriers,
Et ſe trouve ainſi à merveilles.
De ſa mie alors lui ſouvient,
Il eſperonne ſon deſtrier,
Qui court moult volontiers
Tout droit à la porte il vient
A la Bataille.

Ici on dit & on conte.

Aucaſſin fut armé ſur ſon cheval, comme vous avez oüi & entendu. Dieu, que l'Eſcu au col lui ſied bien, le heaume au chef, & l'épée ſur la hanche gauche! Le jeune homme étoit grand, fort, beau, gentil, & bien conformé: ſon cheval leger,

ardent & impétueux, il le pousse droit à la porte.

Ne croyez pas qu'il songe à prendre ni bœufs, ni vaches, ni chévres, & qu'il porte aucun coup aux Chevaliers, ni qu'il en reçoive: nenni; onques il ne s'en avisa, mais tant refva à Nicolette sa douce amie, qu'il oublia de tenir ses rênes; il ne songeoit à rien moins qu'à ce qu'il devoit faire.

Le cheval qui avoit senti l'éperon l'emporte dans la foule tout au milieu des ennemis qui l'enveloppent de toutes parts. Ils le prennent, se saisissent de son écu & de sa lance, & l'emmenant prisonnier sans résistance, parloient déja entr'eux de quel genre de mort ils le feroient périr.

Ah Dieu! fait-il, entendant ces mots, où suis-je? mes ennemis m'emmenent ainsi; ils vont donc me couper la tête; & puis quand j'aurai la tête coupée, je ne parlerai plus jamais à Nicolette ma douce amie que tant j'aime. J'ai encore, dit-il, une bonne épée, & je monte un bon destrier frais & séjourné, s'il ne me défend en ce jour, qu'à jamais soit-il maudit.

L'enfant étoit grand & fort, monté sur un cheval, qui n'étoit pas moins souple & agile, il met l'épée à la main, & le voilà qui commence à frapper à droite & à gauche; il tranche, taille, fait voler têtes, bras & jambes, & fait la place vuide ou sanglante

glante tout autour de lui, comme un Sanglier que les chiens assaillent dans la forêt: dix Chevaliers ennemis resterent étendus morts & sept blessés: il se tire de la mêlée & revient au galop, toujours son épée à la main.

Le Vicomte Bongars de Valence qui avoit oüi dire qu'on pendroit Aucassin son ennemi, accouroit de ce côté. Aucassin le reconnoissant, & levant aussi-tôt son épée, lui en porta sur le heaume un si furieux coup, qu'il lui entama la tête, & le jetta par terre tout étourdi. Aucassin tend la main, le prend, & le tirant par le nez de son heaume, le livre prisonnier à son pere.

Mon Pere, dit Aucassin, voici votre ennemi qui tant vous a fait de maux & de tourmens depuis dix ans que dure cette guerre, sans que personne ait pû en venir à bout.

Beau fils, dit le Pere, ce sont-là de ces tours de jeunesse qui conviennent à votre âge, sans songer davantage à vos folles amours. N'allez-vous pas encore me prêcher, mon Pere, dit Aucassin, songez plûtôt à me tenir la parole, que vous m'avez donnée. Quelle parole, beau fils! Quoi, mon pere, l'auriez-vous déja oubliée? Par mon chef l'oubliera qui voudra, pour moi je ne la veux pas oublier, mais je l'ai fort à cœur. Comment? ne

m'avez-vous pas promis, quand je pris les armes & quand j'allai au combat, que si Dieu me ramenoit sain & sauf, vous me laisseriez voir Nicolette ma douce amie, que j'aime tant, tant voir que je pourrois lui dire deux ou trois paroles, & la baiser une fois. Ainsi me l'avez-vous promis, & je veux que vous la teniez.

Dieu me punisse, dit le Pere, si j'en fais rien, & si elle étoit ici, je la brûlerois dans un feu, & vous-même auriez tout à craindre de moi. Est-ce-là tout? dit Aucassin. Oui par Dieu, oui, fait le pere. Certes, répond Aucassin, je suis fâché de voir mentir un homme de votre âge. Puis, s'adressant au Comte de Valence, n'êtes-vous pas mon prisonnier, lui dit-il? Oui certes, fait le Comte. Donnez-moi donc votre main, dit Aucassin. Trés volontiers, fait le Comte, en mettant sa main dans celle d'Aucassin qui exige sa foi d'accomplir tout ce qu'il lui dira de faire. Jurez-moi, dit Aucassin, que toutes les fois qu'il vous prendra envie, ou que vous serez en pouvoir de faire honte ou dommage à mon Pere, soit en sa personne, soit dans ses biens, vous ne vous y épargnerez pas. Cessez de vous moquer de moi, Sire, dit-il; imposez-moi telle rançon qu'il vous plaira, vous ne sçauriez me demander or, argent, chevaux, palefrois, fourures de

vair

vair ou de gris, chiens ou oiſeaux, que je ne vous les donne Comment, fait Aucaſſin, ne vous reconnoiſſez-vous donc pas pour mon priſonnier? Je l'avoue, fait le Comte Bougars. Dieu me damne, fait Aucaſſin, vous me donnerez votre foi, ou je vous fais ſauter la cervelle. Je vous jurerai par Dieu tout ce qu'il vous plaira, répond-t-il, & lui en donne ſa parole. Aucaſſin alors le fait monter ſur un cheval, en monte un autre, & le conduit en lieu de ſûreté.

Ici l'on chante.

Quand le Comte Garins
Voit que ſon enfant Aucaſſin
Il ne peut détacher pour rien
De Nicolette au joli minois,
En priſon il l'a mis,
Dans un caveau ſouterrain
Fait de marbre gris.
Quand Aucaſſin s'y vit,
Jamais ne fut ſi marri,
A lamenter alors ſe prit,
Comme ici vous pourrez l'ouir.
Nicolette fleur de lis,
Douce amie au clair vis,
Plus êtes douce que raiſin
Et que ſoupe en vin.

 L'autre

L'autre jour vis un Pelerin,
Natif de Limoufin,
Couché dedans fon lit
Du mal de l'efvertin.
Fortement étoit entrepris
Du mal que je dis,
Tu paffas devant fon lit,
Et tout auffi-tôt fut guéri
Plus que jamais le Pelerin.
Auffi fauta-t il de fon lit,
S'en retourna dans fon Pays
Tout fain & tout guéri.
Douce amie, Fleur de lis,
Belle à voir aller & venir,
Se jouer & fe divertir,
Converfer & s'entretenir,
Belle à baifer & à fentir,
Nul ne vous pourroit haïr;
En prifon pour vous fuis mis
Dans ce caveau fouterrain,
Où je fais fi trifte fin,
Qu'il m'y faudra mourir
Pour vous ma douce amie.

Ici on dit, on conte, & on fableye.

Aucaffin fut mis en prifon, comme vous avez oui & entendu, & d'autre part Nicolette étoit dans fa chambre étroitement gardée. Ce fut au tems d'Eté dans le mois de Mai que les jours font fi clairs & fi longs,

longs, & les nuits ſi douces & ſi ſereines. Nicolette une nuit dans ſon lit couchée apperçût à travers la fenêtre la Lune qui luiſoit, & entendit au jardin le Roſſignol qui chantoit; ſi lui ſouvint d'Aucaſſin ſon ami que tant aimoit. Lors commence à penſer au Comte Garins de Beaucaire, qui à mort la haïſſoit, & ne douta point qu'elle ne fût perdue du moment qu'elle étoit accuſée, & que Garins en étant inſtruit, ne la fit auſſi-tôt mourir de mort cruelle.

Elle entendit que la vieille qui la gardoit étoit alors endormie: à l'inſtant elle ſe leve, met dans ſes bras ſon manteau de ſoye, tire les draps de ſon lit, les noüe l'un à l'autre, & en fait une corde la plus longue qu'elle peut, elle l'attache au pilier de la fenêtre, & la jette en dehors, puis prenant ſa robe à deux mains, l'une devant, l'autre derriere, ſe laiſſe couler ſur la roſée dont le gazon étoit couvert, & deſcendit ainſi dans le jardin.

Les cheveux elle avoit blonds, & en petites boucles friſés, ſes yeux étoient vairs & rians, ſon viſage bien proportionné, ſon nez droit & élevé, & ſes petites lévres plus merveilles que n'eſt ceriſe & roſe en tems d'Eté, les dents blanches & petites, & ſes dures pomelettes qui ſa robe ſoulevoient, ſurpaſſoient la blancheur de deux noix nouvelles fraîchement écoſſées.

Sa

Sa taille étoit ſi déliée qu'à deux mains vous l'euſſiez embraſſée, & les fleurs des marguerittes qu'elle rompoit en les foulant, & qui lui revenoient ſur le col de pied, paroiſſoient noires auprès de ſes jambes & de ſes pieds, tant blanche étoit la fillette.

A la porte elle arriva, l'ouvrit & ſortit dans les rues de Beaucaire à l'ombre de la Lune qui étoit claire alors, & brillante; tant chemina qu'elle vint à la Tour où ſon ami étoit. La Tour étoit fendue d'eſpace en eſpace. Vers un des pilliers la pauvette ſe tapit, ſe ſerre dans ſon manteau, & met ſa tête contre la Tour qui étoit vieille & antique; elle entend ſon Aucaſſin qui pleuroit & faiſoit grand deuil pour ſon amie que tant aimoit, & que tant regrettoit. Quand elle l'eut aſſez écouté, elle commence à dire:

Ici l'on chante.

Nicolette au viſage clair
S'appuye à un pilier,
Elle entend Aucaſſin pleurer
Et ſa mie regretter.
Or elle dit ſa penſée:
Aucaſſin gentil Bachelier,
Franc Damoiſeau honoré,
Que vous ſert de lamenter,
De vous plaindre & de pleurer?

Quand

Quand point de moi ne jouirez;
Puiſque votre pere me hait,
Et toute votre parenté.
Pour vous je paſſerai les mers,
j'irai en autre contrée.
De ſes cheveux elle a coupez,
Là dedans les a jettez.
Aucaſſin le Bachelier
Les a pris & careſſez,
Embraſſez & baiſez,
Et dans ſon ſein les a cachez,
Si recommence à pleurer,
Tout pour ſa mie.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Quand Aucaſſin à Nicolette entendit dire qu'elle s'en vouloit aller en lointaine contrée, il ſe livre à ſon déſeſpoir. Belle douce amie, fait-il, non, vous ne vous en irez point; auſſi-tôt vous m'auriez donné la mort. Le premier venu qui vous verroit, & qui le pourroit, vous prendroit ſur le champ, dans ſon lit il vous mettroit, & de vous ſe ſatisferoit; & ſi-tôt que vous auriez couché en lit d'autre homme que le mien, n'imaginez pas que j'attendiſſe un couteau pour me le plonger dans le cœur & me tuer, nenni vraiment, je ne l'attendrois point; mais de ſi loin que je verrois une muraille ou une pierre dure, je pren-
drois

droïs mon escousse pour m'élancer, & j'irois si rudement me heurter la tête, que j'en ferois sortir les yeux & la cervelle. Encore aimerois-je mieux une telle mort, que de sçavoir que vous eussiez couché dans le lit d'un autre homme que moi.

Ah! fait-elle, je ne crois pas que vous m'aimiez autant que vous dites; c'est moi qui vous aime plus que vous ne m'aimez. Non, belle douce amie, fait Aucassin, il ne se peut pas que vous m'aimiez autant que je vous aime. Nulle femme ne sçauroit aimer un homme autant qu'un homme sçait l'aimer. L'amour de la femme n'est que dans ses yeux, dans l'extrémité de son sein, & au bout de ses pieds; mais l'amour de l'homme est enfoncé au beau milieu de son cœur, de façon que rien ne peut l'en arracher.

Tandis qu'Aucassin & Nicolette parloient ensemble, voici venir le long de la rue les Soldats du Guet de la Ville qui avoient leurs épées nues cachées sous leurs capotes. Le Comte Garins leur avoit bien recommandé, s'ils pouvoient prendre Nicolette, de ne pas manquer à la tuer. Le Sentinelle placé au haut de la Tour les vit venir, & les entendit parler d'elle, disant entr'eux, qu'ils la mettroient à mort. Ah, Dieu! fait-il, quel dommage s'ils tuoient une si gentille pucelle! Et que ce feroit

une

une belle charité, si je pouvois, sans qu'ils s'en apperçussent, l'avertir de prendre garde à eux. Ils ne l'auront pas tuée, qu'Aucassin mon Damoiseau en mourra sans faute, & ce seroit grand dommage.

Ici l'on chante.

Le Sentinelle fut vaillant,
Preux, courtois & prudent.
Si a commencé un chant
Qui beau fut & avenant.
Pucelle avec un cœur franc,
Un cors tu as gentil, plaisant,
Les cheveux blonds & avenans,
Les yeux & vairs & rians,
Bien voit-on à ton semblant,
Que parlé tu as à ton Amant,
Qui pour toi s'en va mourant.
Je te le dis, & tu m'entens;
Garde-toi de ces Soldats méchans,
Qui sous leurs capes vont cachans
Leurs glaives nuds & trenchans,
Et qui te vont menaçant
D'un tour cruel & sanglant,
Si garde tu n'y prens.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Helas! fait Nicolette, que l'ame de ton pere & de ta mere soient en doux repos, puisque si charitablement & si courtoise-

ment

ment tu m'as avertie. S'il plaît à Dieu je me garderai bien d'eux. Que Dieu me soit en aide. Elle se resserre dans son manteau à l'ombre du pillier jusqu'à ce qu'ils fussent passés bien loin, & prend congé d'Aucassin. Tant chemina qu'elle vint aux murs du Château. Le mur étoit percé & fendu : elle grimpa dessus, & fit si bien qu'elle arriva entre le mur & le fossé. Elle regarde à ses pieds, & frémit de voir combien il étoit profond & escarpé. Ah Dieu, fait-elle, doux Créateur, si je me laisse tomber ; je me casserai le col; cependant si je reste ici, on me prendra, & l'on me fera brûler dans un feu ardent : encore vaut-il mieux mourir ici que d'être en spectacle à tout un peuple. Elle fait le signe de la croix & se laisse couler au fonds du fossé. Quand elle y fut descendue, ses beaux petits pieds, & ses belles mains qui n'avoient appris à être blessés, furent tous meurtris & écorchés, tant que le sang en ruisseloit en douze endroits, mais l'extrême frayeur qu'elle avoit fit qu'elle ne sentit ni mal ni douleur.

Ce n'étoit pas tout que d'y être entrée, il falloit en sortir, & sa peine redoubloit ; mais elle pensa qu'il n'y faisoit pas bon pour elle. De bonne fortune, elle trouva un des pieux aiguisés que ceux du dedans avoient jettés en défendant le Château, elle

elle s'en aida pour y monter pied-à-pied, faisant un pas, puis un autre, non sans grande peine, enfin elle en fit tant qu'elle parvint jusqu'en haut.

La Forêt n'étoit éloignée que de deux portées d'arbalestre ; elle avoit vingt-une lieues en long & en large, & elle étoit si farcies de bêtes feroces & de serpens de toute espece, que Nicolette tremble d'y entrer dans la crainte d'y perdre la vie, ou d'être ramenée dans la Ville, si on la rencontroit, & d'y être brûlée toute vive.

Ici l'on chante.

Nicolette au visage clair,
Etant au haut du fossé,
Se met à lamenter,
Et Jesus Dieu implorer ;
Pere, Roi de Majesté,
Je ne sçai plus où aller ;
Si je vais au Bois feuillé,
Des vilains Lions & Sangliers,
Dont il y a si grande quantité,
Je serai tantôt dévorée,
Si j'attens à la matinée,
Qu'ici je sois trouvée,
Le feu sera allumé,
Dont je serai embrasée.
Mais par le Dieu de Majesté,
Encore mieux j'aimerai,

Qu'affreux Lions & Sangliers,
De moi ſoient raſſaſiés,
Que de retourner a la Cité.
Non je n'irai jamais.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Nicolette douloureuſement ſe lamentoit, comme vous avez oui, & ſe recommandoit à Dieu Tant alla qu'elle vint à la forêt; mais elle n'oſa trop s'avancer dans la frayeur qu'elle avoit des bêtes féroces & des ſerpens Elle ſe tapit ſous un buiſſon épais, & à force d'accablement s'y endormit juſqu'au lendemain à la premiere heure du jour, lorſque les Paſtres ſortoient de la Ville, & menoient leurs bêtes aux champs entre le bois & la riviere.

Les Paſtoureaux ſe retirerent à l'écart au bord d'une claire fontaine qui couloit le long de la forêt. Là ils étendirent une de leurs cappes & y mirent leur pain. Tandis qu'ils étoient à manger, Nicolette s'étoit éveillée au bruit des oiſeaux & des Paſtoureaux; elle s'approcha d'eux & leur dit: Dieu vous aſſiſte mes enfans. Dieu vous béniſſe, répondit l'un d'eux qui avoit la parole à la main plus que les autres. Beaux enfans, dit-elle, connoiſſez vous Aucaſſin, le fils du Comte Garins de Beaucaire? Si nous le connoiſſons, & par Dieu oui.

Eh bien mes enfans, les pria-t-elle, ne manquez pas de l'avertir qu'il y a une Biche dans la forêt; qu'il vienne la chasser, & que s'il la peut prendre, il n'y a pas un de ses membres, dont il ne donnât pour l'avoir, cent, & cinq cens marcs d'or, & même tout l'or & le bien du monde. A ces mots ils jetterent les yeux sur elle, & la virent si belle qu'ils en furent éblouis. Je n'y manquerai pas, répondit en riant celui qui avoit la parole le plus à la main, maudit soit qui lui en parlera. Vous mocquez-vous de nous charger d'une si sotte commission. Il n'y a pas dans toute la forêt une bête si rare, ni cerf, ni lion, ni sanglier, dont le quartier vaille plus de deux deniers ou trois au plus. Que nous contez-vous donc? Maudit soit encore, vous dis-je, qui vous en croira, & qui lui en dira rien: Allez, vous n'êtes qu'une sorciere; nous n'avons que faire de votre compagnie, passez votre chemin. Ah! bel enfant, dit-elle, je vous en prie. La bête a telle vertu qu'Aucassin en sera guéri de son mal. Tenez voici cinq sols que j'ai dans ma bourse, allez lui dire qu'il vienne la chasser dans trois jours au plus, & que s'il ne la trouve pas d'ici à ce tems-là, il peut renoncer à jamais guérir de son mal. Par ma foi, dit-il, les deniers sont toujours bons à prendre. Oui, nous le lui

 dirons,

dirons, s'il vient; mais nous n'irons pas le chercher pour cela. A la bonne heure, fait Nicolette; puis prenant congé des Pastoureaux, elle se retire.

Ici l'on chante.

Nicolette au teint de lis,
Des Pastoureaux se départit,
Son chemin aux Bois elle a pris,
Par un vieux sentier antique,
Jusqu'au lieu où deux chemins
Se partageoient par le pays.
Or à penser se mit,
Qu'elle éprouveroit son ami,
Et sçaura s'il l'aime autant qu'il dit.
Elle cueille des fleurs de lys,
De l'herbe de Narcisse,
Et des feuilles aussi.
Une loge elle en fit,
Plus gente que jamais on n'en vit.
Jure Dieu qui point ne mentit,
Que si par-là vint Aucassin,
Et qu'il ne s'y reposât un petit,
Pour l'amour d'elle, point ne sera son ami,
Ni elle son amie.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Nicolette ayant fait sa loge, comme vous avez oui & entendu, très-belle &

très-gentille, la garnit par dehors & par dedans de fleurs & de feuilles, puis s'écarte sous un épais buisson pour observer ce que feroit Aucassin.

Le bruit & les cris se rèpandirent dans toute la terre & la contrée de la perte de Nicolette. Les uns disoient qu'elle s'étoit enfuie, les autres, que le Comte Garins l'avoit fait mourir. Qui en fut bien aise, Aucassin ne le fut point du tout. Le Comte Garins son Pere (délivré de ses craintes) le fit mettre hors de prison, manda tous les Chevaliers de sa terre, & les Damoiseaux. Il tint une fête somptueuse, dans l'intention de consoler Aucassin son fils. Au moment où la Cour étoit la plus nombreuse, le triste Aucassin se tenoit appuyé à un pilier, dolent, plongé dans la douleur & dans la mélancolie; quelque fût la joye d'un chacun, il n'en étoit nulle pour Aucassin, il n'y voyoit rien de ce qu'il aimoit.

Un Chevalier l'ayant consideré s'approcha de lui, l'appella: Aucassin, fait-il, de pareil mal que vous avez j'ai aussi été malade: aussi je vous donnerai un bon conseil, si vous m'en voulez croire. Sire, grand merci, dit Aucassin, de bon conseil j'aurois grand besoin. Montez à cheval, fait le Chevalier, allez vous promener le long de cette forêt, vous verrez ces fleurs,

& ces herbages, vous entendrez ces oisillons chanter ; peut-être entendrez-vous choses qui vous soulageront. Sire, grand merci, dit Aucassin. Aussi-tôt se dérobant de la salle, il descend les dégrés, va dans l'écurie où étoit son cheval, il le fait seller & brider, met le pied à l'étrier, monte, & le voilà parti du Château.

Tant chemina qu'il arriva dans la forêt, & tant il courut qu'il se trouva à la fontaine où il rencontra les Pastoureaux sur le midi qui avoient étendu leurs capotes sur l'herbe, mangeoient leur pain, & demenoient grande joye.

Ici l'on chante.

Or les Pasteurs sont assemblez,
Esmerez & Martinez,
Fruelins & Johannès.
Lucas dit, compagnons guais,
Dieu garde Aucassinet:
Vraiment oui le gentil valet,
Et la pucelle au corps bien fait,
Qui chevelure blonde avoit,
Et nous donna de ses deniers,
Dont gâteaux avons achetés,
Avec guaines & coustelets,
Et fluttes & cornets,
Pipeaux & petits maillets,
Dieu le garde.

Ici

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Quand Aucaſſin entendit les Paſtoureaux, il lui ſouvint de Nicolette ſa très-douce amie que tant aimoit, & il penſoit que là elle avoit été ; il piqua des deux, & s'avança vers les Paſtoureaux.

Dieu vous ſoit en aide, beaux enfans, leur dit-il. Dieu vous béniſſe, répond celui qui avoit plus que les autres le talent de parler. Beaux enfans, reprend Aucaſſin, par grace, répétez-moi la chanſon que vous venez de dire. Nous n'en ferons rien, répondit celui qui parloit toujours pour les autres, maudit ſoit qui vous chantera, beau Sire. Ne me connoiſſez-vous pas, mes enfans, repliqua Aucaſſin ? Vraiment oui, nous ſçavons bien que vous êtes Aucaſſin notre Damoiſeau. Nous ne ſommes point à vous, mais au Comte (votre pere). Accordez-moi ma demande, enfans, je vous en prie. Oui parbleu, oui, & pourquoi chanterois-je pour vous s'il ne me plaiſoit pas. Il n'y a ſi riche homme dans le Pays à la vérité que le Comte Garins, mais que nous importe ? S'il trouvoit mes bœufs, mes vaches, mes brebis dans ſes prez & dans ſes fromens, il ne ſeroit pas ſi hardi de les ſaiſir, & il n'oſeroit les en chaſſer. A quoi bon chanterois-je pour vous s'il ne

me plaisoit pas de chanter. Pour l'amour de Dieu, bel enfant, vous ne me refuserez-pas : tenez, voilà dix sols que j'ai dans ma bourse. Pour les deniers, Sire, nous ne les refuserons pas, mais je ne chanterai pas, car j'en ai fait serment ; je vous conterai, si vous voulez. Par Dieu, fait Aucassin, encore aime-je mieux entendre conter que de ne rien sçavoir.

Sire, nous étions ici tantôt entre Prime & None, à peu près comme vous nous voyez à manger notre pain au bord de cette fontaine, quand une Pucelle vint à nous la plus belle du monde, tant que nous croyions que ce fût une Fée, & que tout le bois en fût éclairé. Elle nous donna tant de ses deniers, que nous lui promismes, si vous veniez ici, de vous dire d'aller chasser dans cette forêt, & qu'il y avoit une bête telle que si vous pouviez la prendre, vous n'en donneriez pas un quartier pour 500 marcs d'argent, ni pour tout l'or du monde : car elle a une si merveilleuse proprieté, que si vous la pouviez prendre, vous seriez guéri de votre mal ; il faut que dans trois jours vous l'ayez prise, sans cela vous ne la reverrez jamais. Allez donc la chasser, si vous voulez, sinon n'y allez pas. Ma commission est faite. C'est assez, enfans, dit Aucassin, Dieu me la fasse rencontrer.

Ici

Ici l'on chante.

Aucaſſin ouit les mots
De ſon amie au gentil cors,
Qui le percent juſqu'au cœur,
Il entre au fond du bois.
Le Deſtrier au trot,
L'emporte & au galop:
Or il a dit ces trois mots.
Nicolette au gentil cors,
Pour vous ſuis venu au bois,
Je ne chaſſe ni cerf ni porc,
Mais je ſuis ſur vos talons,
Pour voir vos yeux & votre cors.
Votre doux rire, vos doux mots,
Ont mon cœur bleſſé à mort.
S'il plaît à Dieu le Seigneur fort,
Je vous reverrai encore,
Douce ſœur, m'amour.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Aucaſſin par la forêt alla, ſon deſtrier grand train l'emportoit. Ne vous imaginez pas que les ronces & les épines l'épargnaſſent, point du tout. Ses habits en furent tous déchirés, & il n'en reſtoit pas un morceau à recoudre l'un par deſſus l'autre. Le ſang lui coule des bras, des côtés & des jambes en vingt ou trente endroits, & l'on

auroit pû le ſuivre à la trace du ſang, dont il couvroit l'herbe où il paſſoit: mais de Nicolette il étoit tant occupé, de Nicolette ſa douce amie, qu'il ne ſentoit ni mal ni douleur. Il erra ainſi dans la forêt toute la journée ſans en avoir aucune nouvelle. Quand il vit la nuit approcher, il ſe prit à pleurer de ce qu'il ne la trouvoit point.

Comme il ſuivoit une ancienne route où l'herbe étoit haute, il voit dans le milieu un homme tel que je vais vous le dépeindre. Il étoit grand, terrible, laid & hideux; il avoit une face large, plus noire qu'un charbon, l'entre-deux de ſes yeux avoit une pleine paume de travers: avec cela il avoit des joues d'une grandeur énorme, le nez prodigieuſement gros & écraſé, d'amples narines toutes ouvertes, de groſſes levres plus rouges qu'une eſcarboucle, de grandes dents jaunes & affreuſes. Sa chauſſure étoit des ſouliers de cuir de bœuf avec des bottes de bois de tilleul, qui lui montoient juſqu'au deſſus du genouil. Il étoit vêtu d'une capotte à deux envers, & appuyoit ſon corps hideux ſur une grande maſſue.

Aucaſſin l'ayant rencontré fut ſaiſi d'effroy. Dieu t'aſſiſte, beau frere, lui dit il. Dieu vous béniſſe, répondit le Monſtre. Que fais-tu ici, dit Aucaſſin? Que vous importe, fait l'autre? Rien, dit Aucaſſin, je

je ne vous le demande qu'à bonne intention. Qu'avez-vous à pleurer, dit l'homme, & de quoi vous affligez-vous tant? Certes, si j'étois aussi riche que vous êtes, tout le monde ne feroit capable de me faire pleurer. Et comment me connoissez-vous si-bien, fait Aucassin? Oui; je sçais que vous êtes Aucassin le fils du Comte, & si vous me dites pourquoi vous pleurez, je vous dirai ce que je fais ici. Certes, fait Aucassin, je vous le dirai très-volontiers. Je suis venu ce matin chasser dans cette forêt avec un levrier blanc le plus beau du monde, j'ai eu le malheur de le perdre, c'est le sujet de mes pleurs. Oui vraiment, & l'on dit même que c'est pour un vilain chien puant que vous pleurez ainsi. Maudit soit qui ne se mocquera de vous, puisque votre pere est si grand Seigneur, que s'il en demandoit dix, quinze ou vingt autres, on se feroit un plaisir de les lui donner. J'ai bien un autre sujet de pleurer, & de m'affliger. Quoi donc, frere? Je vous le dirai, Sire.

Je servois un riche Paysan, qui m'avoit loué pour mener sa charrue, & me confia quatre bœufs; il y a trois jours que j'ai perdu le meilleur Roger, le meilleur bœuf de ma charrue. Je vais par tout le cherchant depuis trois jours sans boire ni manger, & je n'ose rentrer dans le Village, de

de crainte qu'on ne me fourre en priſon, car je n'ai pas un ſol pour le payer: je n'ai vaillant dans le monde que ce que vous voyez ſur moi: ma pauvre mere n'avoit auſſi qu'une méchante cotte, on la lui a arrachée de deſſus le dos, actuellement elle eſt ſur la paille, & ſon état m'afflige encore plus que le mien. L'argent va & vient; ſi j'ai perdu cette fois-ci, un autre jour je regagnerai, & je recouvrerai mon bœuf quand je pourrai. Ce n'eſt pas pour cela que je pleurerois: mais quoi, vous, c'eſt pour un chien que vous pleurez depuis ſi long tems? maudit ſoit qui de vous ne ſe mocqueroit, & qui ſeroit aſſez ſot pour vous plaindre. Beau frere, Dieu vous béniſſe; que pouvoit valoir ton bœuf? On en veut avoir vingt ſols; & je n'en puis faire rabbattre une ſeule maille. Tiens, dit Aucaſſin, les voici dans ma bourſe, va payer ton bœuf. Grand merci, Seigneur: le bon Dieu vous faſſe trouver ce que vous cherchez. Le Bouvier s'en va, & Aucaſſin continue de marcher.

La nuit étoit belle & ſereine, & tant il chemina qu'il arriva à la feuillée de Nicolette ſi bien tapiſſée de fleurs, & par dedans & par dehors, qu'on ne pouvoit rien de plus beau. Aucaſſin en la voyant, s'arrêta tout court. Ah! Dieu, dit-il; il faut que Nicolette ait ſurement été ici, c'eſt

ma

ma douce amie, ce ne peut être une autre, qui de ses belles mains a tissu cette loge. Je veux pour l'amour d'elle descendre ici, & y passer la nuit. Comme il mettoit le pied hors de l'estrier pour descendre du cheval qui étoit grand & haut, il vint à penser à Nicolette sa très-douce amie, & se laissa tomber si rudement sur une roche, qu'il se démit l'épaule. Quoiqu'il se sentit bien blessé, il fit tant que de l'autre main il attacha son cheval à un buisson d'épines du mieux qu'il pût; ensuite se détournant un peu, il entra en se baissant dans la loge. Il considera les étoiles qui luisoient au Firmament, & dont une brilloit sur toutes les autres: à l'instant il commence à dire.

Ici l'on chante.

Etoile qu'ici j'apperçois,
Que la Lune tire après toi,
Ma Nicolette est avec toi;
Nicolette celle au blond poil.

(*Lacune.*)

Qu'à la distance où je te voi
Là haut je fusse près de toi!
Ah! combien je te baiserois!
Quand je serois fils de Roi,

Tu

Tu ſerois trop bonne pour moi,
Ma ſœur, ma douce amie.

Quand Nicolette, qui n'étoit pas loin, eut entendu Aucaſſin, elle courut à la loge les bras ouverts, ſe jetta à ſon col, le baiſa, & l'embraſſa. Beau doux ami, ſoyez le bien retrouvé; & vous, belle douce amie, ſoyez la bien retrouvée; & tout en diſant ces mots, de ſe baiſer & de s'embraſſer. Rien de ſi beau que de voir la joye qu'ils ſe faiſoient. Ah! douce amie, fait Aucaſſin, tout à l'heure j'étois bien bleſſé à l'épaule, je ne ſens plus ni mal ni douleur depuis que je vous tiens. Elle le tâte par tout, & trouve qu'il a l'épaule déboëtée. Elle le mania tant avec ſes belles mains, & fit tant, avec l'aide de Dieu, qui aſſiſte toujours les Amans, que l'épaule fut remiſe à ſa place; puis prenant des fleurs & de l'herbe fraîche, & des feuilles vertes qu'elle enveloppa, & attacha avec un pan de ſa chemiſe, elle le guérit parfaitement. Aucaſſin, beau doux ami, fait-elle alors, il faut ſonger maintenant à ce que vous ferez. Si demain votre pere fait viſiter cette forêt, & qu'on m'y trouve, quoique de vous on faſſe, il n'eſt pas douteux que pour moi on me fera mourir. Certes, belle douce amie, j'en ſerois au déſeſpoir; mais ſi je puis, ils ne vous attra-

attraperont pas. Il monte ſur ſon cheval, prend ſa mie devant lui en la baiſant & l'embraſſant, & ils s'en vont à travers champs.

Ici l'on chante.

Aucaſſin le beau, le blond,
Rempli de ſa paſſion,
Sort du bois profond,
Tenant dans ſes bras ſes amours
Devant lui ſur ſon arçon.
Les yeux lui baiſe & le front,
La bouche & le menton.
Aucaſſin, mon ami doux,
En quelle terre irons-nous,
Dit la Belle? Aucaſſin répond,
Que m'importe où nous irons,
Puiſqu'enſemble nous allons?
Tant vont par vaux & par monts,
Traverſant les Villes & les Bourgs,
Qu'à la mer ils arrivent au jour,
Et deſcendent ſur ſablon
Près du rivage.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Aucaſſin, lui & ſa mie au rivage ſont deſcendus, comme vous l'avez oui & entendu; il tient ſon cheval par la bride, & ſa mie par la main: ils vont ainſi ſuivant le rivage, tant qu'ils apperçoivent des Marchands

chands qui naviguoient. Aucassin leur fit signe d'approcher, & la barque vint à lui, il fit tant par ses prieres qu'ils l'y reçûrent.

A peine avoient-ils gagné la haute mer, qu'ils furent accueillis d'une horrible tempête, qui, les jettant d'une côte en une autre, les poussa enfin dans une terre étrangere, & les mit dans le Port du Château de Torelore. * Ils demanderent en quelle terre ils étoient, & on leur répondit que c'étoit la terre du Roi de Torelore. Quel homme est-ce, demanda encore Aucassin? Seroit-il en guerre? vraiment oui, répondit-on, & très-cruelle. A l'instant

* On s'imagineroit peut-être que le Pays de Torelore seroit à l'extrémité du monde, bien éloigné de la Patrie d'Aucassin; mais d'habiles gens très-versés dans la connoissance de ce Pays, ont conjecturé avec raison que Torelore étoit Aiguemortes, Port de Mer du tems de S. Louis, qui encore aujourd'hui est appellé vulgairement Pays de Tureluré, à cause des singularités qui regardent le Pays & ses Habitans; ceux-ci presque tous Pêcheurs gagnent leur vie à reculon; marche ordinaire de ceux qui pêchent en retirant leurs filets; c'est un Pays d'ailleurs où plus il pleut, plus la terre est dure, parce que le sable qui fait le sol, s'endurcit par la pluye; les Montagnes de ce Pays-là, qui ne sont que de sable, sont souvent transportées par les vents; c'est enfin un Pays où plus il fait chaud, plus il gêle; le sel des Salines de Pecais, voisin d'Aiguemortes, ne se cristalisant (ce qui est une espéce de congélation) que par la force de la chaleur.

l'inſtant il prend congé des Marchands qui le recommanderent à Dieu : il monte ſur ſon cheval, l'épée ſur le flanc, ſa mie devant lui, & tant chemina qu'il arriva au Château. Où eſt le Roi, demanda-t-il? Il eſt en couche, répondit-on, & ſa femme à la guerre, elle y a mené tous les gens du pays, répondit on. Aucaſſin à ce propos fut dans le plus grand étonnement : il vient au Palais, deſcend de cheval avec ſa mie qui tient ſon cheval, monte au Palais l'épée au côté, & traverſant les appartemens, arrive à la chambre où le Roi étoit en couche.

Ici l'on chante.

Dans la chambre entre Aucaſſin,
Le courtois, le gentil.
Il eſt venu juſqu'au lit,
Au lit où le Roi gît.
Devant lui s'arrête ſurpris ;
Or écoutez ce qu'il lui dit.
Faux Roy, que fais-tu ici?
Je ſuis en couche d'un fils,
Dit le Roy, quand j'aurai accompli
Mon terme, je ſerai guéri,
Puis j'irai la Meſſe ouir,
Et après contre mes ennemis
J'irai en guerre me divertir,
Je n'y manquerai pas.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Quand Aucaſſin entendit le Roy ainſi parler, il prit toutes les couvertures qui ſur lui étoient, les éparpilla au milieu de la chambre, & trouvant derriere le lit un bâton, le prit, ſe retourna, & roſſa le Roy de façon à le laiſſer mort ſur la place. Ah! beau Sire, dit le Roy, que voulez-vous de moi? Avez-vous perdu l'eſprit de venir me battre dans ma maiſon? Ce que je veux, dit Aucaſſin! Je vous tuerai parbleu, mauvais fils de P. ſi vous ne me jurez que jamais homme dans votre terre ne ſera plus en couche d'enfant. Quand le Roy le lui eut promis; maintenant, dit Aucaſſin, menez-moi à l'armée où eſt votre femme. Volontiers, fait le Roy, qui monte auſſi-tôt ſur ſon cheval; Aucaſſin va ſur le ſien avec lui, laiſſant Nicolette dans la chambre de la Reyne. Tant cheminerent le Roy & Aucaſſin, qu'ils arriverent où la Reyne étoit, & la trouverent au fort de la bataille qui ſe donnoit à coups de pommes, d'œufs frais, & de fromages: Aucaſſin regarde, & ne revient pas d'étonnement.

Ici l'on chante.

Aucassin tout court s'est arrêté,
Et commence à regarder
Ce fier combat en champ mortel
Entre ces braves guerriers,
Qui pommes, œufs & fromages frés,
Aux champs avoient apportés.
Celui qui mieux trouble l'eau d'un gué,
Est pour meilleur champion prisé.
Aucassin vaillant & altier,
Commence à les regarder,
De rire se met à éclater.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Quand Aucassin vit cette merveille; il vient au Roy, l'appelle, & lui dit: Sire, sont-ce-là vos ennemis? Oui vraiment, dit le Roy. Voulez-vous que je vous vange d'eux, ajoûta Aucassin? Je ne demande pas mieux. Aussi-tôt Aucassin met l'épée à la main, se jette à travers les rangs, frappe à droite & à gauche, & en étend plusieurs morts sur la place. Que faites-vous donc là, lui crie le Roy, en sautant à la bride de son cheval? Ah! beau Sire, ne les tuez pas comme vous faites. Comment donc voulez-vous que je vous vange d'eux, demande Aucassin?

Vous en faites trop, dit le Roy, nous n'avons pas accoutumé de nous tuer de la sorte, nous nous entendons de nous mettre en fuite réciproquement. Le Roy & Aucassin s'en retournerent au Château de Torelore, où les gens du pays dirent au Roy de chasser Aucassin de sa terre, & de retenir Nicolette pour son fils, car elle leur sembloit bien fille de haut parage. Nicolette qui les entendit, n'en fut point contente, & commença à dire.

Ici l'on chante.

Sire, Roi de Torelore,
Dit la Belle Nicole,
Vos gens me tiennent pour folle,
Quand mon doux ami me cajole.
Que toujours je sois à l'école
D'Aucassin qui de moi raffole!
Ni bal, ni danse, ni carolle,
Harpe, vielle, ni violle,
Ni le jeu de l'escarpole,
Ne m'en arracheroient pas.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Aucassin fut au Château de Torelore avec Nicolette sa mie, en grande joye, en grand déduit, car avec lui étoit Nicolette sa douce amie que tant aimoit.

Tandis

Tandis qu'ils étoient dans ces transports d'allégresse & de joye, voici venir une escadre de Sarrazins qui fondent sur le Château, l'attaquent de toutes parts, & l'emportent de vive force; ils pillerent tout ce qui se trouva, firent tout prisonnier, & prirent Nicolette & Aucassin. Ils lierent Aucassin par les mains & par les pieds, le jetterent dans une barque: Nicolette dans une autre fut aussi enlevée.

Une horrible tourmente les surprit en chemin. La barque qui portoit Aucassin, après avoir long-tems vogué çà & là à travers les mers, fut enfin poussée contre le Château de Baucaire. Tout le pays accourt sur la rive, & reconnoît Aucassin. Les peuples à la vûe de leur Damoiseau furent transportés de joye, car il avoit bien séjourné trois ans au Château de Torelore. Son pere & sa mere étoient morts pendant tout ce tems-là: c'est à qui le meneroit au Château de Baucaire! Tous le reconnurent pour leur maître, & il tint sa terre en bonne paix.

Ici l'on chante.

Aucassin s'en est allé
A Beaucaire sa Cité.

Le Pays & la Comté
Gouverna par franche autorité;
Il jure le Dieu de Majesté,
Que beaucoup plus il est faché
De sa Nicolette au teint clair,
Que de toute sa parentée,
Si elle est de mort trépassée.
Douce amie au teint si clair,
Je ne sçais où vous chercher;
Il n'est pays de Dieu créé,
Que par terre & par marée,
Tantôt pour te retrouver,
Je ne parcourusse.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Nous laisserons là Aucassin, & nous parlerons de Nicolette. La nef sur laquelle on l'avoit enlevée, étoit celle-là même que montoit le Roi de Carthage, pays de Nicolette qu'il ne connoissoit point, & qui avoit douze frères tous Rois ou Princes. Quand ils virent Nicolette si belle, ils lui porterent tous grand respect, lui firent grande fête, & lui demanderent qui elle étoit, car elle leur paroissoit bien très-noble Dame, & de haut état; elle ne sçut que leur dire, sinon qu'elle avoit été enlevée enfant en très-bas âge. Tant naviguerent qu'ils arriverent dans la Cité de Carthage. A la vûe des murs du Château,

& à la vûe du Pays, Nicolette se reconnut, & se ressouvint qu'elle y avoit été nourrie enfant, toute petite, & qu'elle y avoit été prise & emmenée. Elle sçavoit bien aussi que fille au Roy de Carthage elle avoit été, & que nourrie dans la Cité elle avoit été autrefois.

Ici l'on chante.

Nicolette, la bonne, la sage,
Est abordée au rivage,
Voit les murs & les étages,
Les Palais & les Salles.
Elle fait de grands hélas:
Fille au Roy de Carthage,
Moi de si haut parentage,
Etre ainsi dans l'esclavage,
Traînée par gent sauvage!
Aucassin gentil & sage,
Franc Damoiseau & honorable,
Votre amour m'encourage,
Et nuit & jour me travaille.
Qu'encore un coup je t'embrasse,
Et qu'un doux baiser il me fasse,
A ma bouche & à mon visage,
Le gentil Sire Damoiseau.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Quand le Roi de Carthage entendit Nicolette ainsi parler, & pleurer, ses deux

bras il lui jette au col. Qui êtes-vous, dites-le moi, fait-il, belle douce amie? n'ayez pas peur de moi. Sire, fait-elle, fille au Roi de Carthage je suis. Je fus prise enfant, il y a bien quinze ans passés. Quand ils l'entendirent ainsi parler, ils virent bien qu'elle disoit vrai; ils l'accablerent de caresses, lui firent fête, & la menerent au Palais en grande cérémonie, comme fille de Roi qu'elle étoit. Ils voulurent lui donner pour époux le fils du Roi d'une Nation payenne, mais d'être mariée elle n'avoit nul souci.

Après avoir passé trois ou quatre jours dans ce lieu & dans cette situation, elle pensa en elle même, par quel moyen elle pourroit aller chercher Aucassin. Elle prit un violon, apprit à en jouer, & voyant qu'on vouloit un jour la marier à un riche Roi payen, elle se déroba la nuit, vint à un port de mer, & se logea chez une pauvre femme sur le rivage. Là, prenant d'une herbe, elle s'en frotta la tête & le visage, si-bien qu'elle se rendit toute noire, ayant ensuite fait faire cotte, manteau, chemise, & brayes, elle s'ajusta en guise de Jongleur, prit son violon, vint à un Marinier, & le pria tant qu'il la mit dans sa nef. Les voiles sont tendues; on navigue tant par haute mer, qu'on aborde en terre de Provence. Ni-

colette

colette débarque, prend ſon violon, & s'en va par le pays en violonnant, tant qu'enfin elle arrive au Château où Aucaſſin étoit.

Ici l'on chante.

A Baucaire ſur la tour
Etoit Aucaſſin un jour
Aſſis ſur le perron,
Environné de ſes Barons.
Il voit les herbes & les flours,
Entend chanter les oiſillons,
Il lui ſouvient de ſes amours
De Nicolette la douce,
Qu'il a aimé tant de jours.
Lors jette ſoupirs & plours.
Voici que Nicole au perron
Tire du ſaç ſon violon,
Or parle & dit ſa leçon.
Ecoutez-moi, Seigneurs Barons,
Ceux d'aval & d'amont,
Vous plairoit-il ouir chanſon,
D'Aucaſſin le franc Baron,
Et de Nicolette ſa bonne?
Tant durerent leurs amours,
Qu'il la chercha au bois profond,
A Torelore au donjon,
Les prirent des Payens un jour.
D'Aucaſſin rien ne ſçavons,
Mais de Nicolette la bonne,
Elle eſt à Charthage au donjon.

Son pere, Roi du canton,
Pour elle a le cœur ſi bon,
Qu'il lui veut faire don
D'un Roi, mais payen & félon:
Elle lui en dit toujours non,
Et ne veut d'autre Baron
Qu'un Damoiſeau, qui Aucaſſin a nom.
Et mille fois la tueroit-on,
Elle n'aura d'autre Baron,
Sinon ce tant joli garçon,
Son amoureux que tant déſire.

Ici l'on dit, l'on conte, & l'on fabloye.

Quand Aucaſſin entendit ainſi parler de Nicolette; il fut joyeux tant que rien plus; il ſe retira à l'écart, & lui demanda, beau doux ami, fait-il, de cette Nicolette ne ſçavez-vous rien? de cette Nicolette dont vous avez oui conter. Oui, Sire, ce que j'en ſçais, c'eſt que c'eſt bien la plus franche & la plus loyale créature, la plus gentille & la plus ſage qui oncques fût née. C'eſt la fille au Roi de Carthage qui la prit dans le même-tems qu'Aucaſſin fut enlevé, & qui l'amena dans la Cité de Carthage; quand il ſçut que c'étoit ſa fille il en fit grande fête. A préſent il ne ceſſe de la preſſer tous les jours d'accepter pour mari un des plus hauts Rois de toute l'Eſpagne; mais elle ſe laiſſeroit plûtôt

plûtôt brûler toute vive, que d'en prendre aucun, tant riche fut-il. Ha! beau doux ami, fait le Comte Aucaſſin, ſi vous vouliez retourner dans cette terre, & dire à Nicolette de venir me parler, je vous donnerois tant d'argent que vous oſeriez m'en demander, & en prendre. Sçachez que pour l'amour d'elle je ne veux prendre femme de tant haut parage que ce ſoit, mais je l'attend toujours, & je n'aurai point de femme ſi ce n'eſt elle. Si je ſçavois où la trouver, je ne ſerois pas à préſent à la chercher. Sire, fait elle, ſi vous aviez réellement cette envie, j'irois la chercher pour vous, & pour elle que j'aime tendrement; il l'en conjure, & lui fait délivrer vingt marcs d'argent. Elle part & le laiſſe en pleurs, tout pour la douceur de Nicolette: puis le voyant pleurer, Sire, fait-elle, revenant ſur ſes pas, ne vous dèſeſperez pas encore, dans peu je vous l'aurai amenée dans cette Ville, & je vous la ferai voir. Aucaſſin à ces douces promeſſes fut attendri & tranſporté de joye; elle le quitte & va à la Ville dans la maiſon de la Vicomteſſe, car le Vicomte ſon parrain étoit mort; elle logea chez elle, eut avec elle quelques entretiens; enfin lui déclara ce qui l'y avoit amenée. La Vicomteſſe la reconnut, ſçut que c'étoit cette même Nicolette qu'elle avoit élevée,

élevée, elle la fit baigner, laver, & reposer huit jours durant. Nicolette prit une herbe qu'on appelle esclaire, s'en frotta, & redevint aussi belle qu'elle avoit jamais été dans aucun tems de sa vie. Elle s'affubla de belles & riches étoffes de soye, dont la Dame avoit profusion, puis s'étant assise dans la chambre sur un lit de repos d'une étoffe toute de soye; elle appella la Dame, & la pria d'aller trouver Aucassin son ami, ce qu'elle exécuta sur le champ.

La Vicomtesse étant arrivée au Palais, trouva Aucassin pleurant & regrettant Nicolette sa mie, qui tant tardoit à venir. La Dame l'appella, & lui dit: Aucassin, cessez de vous désoler davantage; venez-vous-en avec moi, & je vous montrerai la chose du monde que vous aimez le mieux; c'est Nicolette votre douce amie, qui des lointaines terres est venue vous chercher. Aucassin en saute d'aise.

Ici l'on chante.

Quand Aucassinet eut oui,
Que Nicolette au teint de lys,
Etoit de retour au pays;
Jamais il ne fut si ravi.
Avec elle en chemin se mit,
Jusqu'à l'Hôtel cesse ne fit.
Dedans la chambre se sont mis.

Aucassin,

Aucassin, qui tous ses plaisirs
Avoit dans Nicolette assis,
D'aise avoit son cœur tout saisi;
Elle qui tient son doux ami,
Telle joye onques ne sentit.
Vers lui saute en pieds & bondit,
Et contemple son Aucassis.
Ses deux bras elle lui tendit,
Et doucettement l'accueillit,
Les yeux lui baise & lui sourit.
La nuit les trouve encore ainsi,
Jusqu'au matin que le jour luit,
Et qu'elle épouse son ami,
Qui de Baucaire Dame en fit.
Ainsi tous deux étant unis,
Passerent des tems infinis
Dans les transports & les plaisirs.
De son bien Aucassin jouit,
Et du sien Nicolette aussi.
Ce joli chant & ce récit
Finissent en cet endroit-ci:
Plus je ne sçais que vous en dire.

F I N.

LA



LA CHÂTELAINE DE SAINT GILLES.

L'Autre jour avint à St. Gille
Qu'un Châtelain eut une fille
Qui moult eſtoit de haut parage:
Faire en vouluſt le mariage
A un vilain (*a*) riche de terre:
Elle reſpondit à ſon pere,
Dieu m'aſſiſte, point ne m'aura:
Oſtez-le moi ce vilain-là;
Se plus le voi, je mourrai ja.



Je mourrai ja, dit la pucelle,
Se (*b*) plus me dites la nouvelle,
Beau pere que venez de dire:
Dieu me garde d'ennui & d'ire;
Li (*c*) mien ami eſt fils de Conte,
Doit bien avoir le vilain honte

Qui

(*a*) Laboureur.
(*b*) Si.
(*c*) Le.

Qui requiert fille à Chaſtelain:
Fi du vilain à teſte folle;
De Dieu maudit ſoit le vilain.



Le vilain vous convient avoir,
Diſt le pere, c'eſt mon vouloir.
Si aurés à foiſon monnoie,
Ceintures d'or & draps de ſoie.
Tel fuſt du pere le ſermon;
Mais la pucelle lui reſpond:
Quoique diſiez, rien ne m'y vaut;
Au vilain ne ſerai donnée,
Si le cœur (*a*) ne me faut.



Le cœur ne me faut encor mie,
Que je à nul jour ſois amie
A ce vilain, pour ſes deniers:
S'il a du bled plain ſes greniers,
Et chair de porc & crue & cuite,
Qu'il la mange, je l'en tiens quite.
Je garderai mon pucelage.
Mieux aime un chapelet de fleurs,
Que mauvais mariage.

Mauvais

(*a*) Courage.

Mauvais mariage ferois,
Pere, si le vilain prenois.
Car son avoir & sa richesse
D'avarice le cœur lui séche:
Mon cœur me dist & m'en respond,
Que tous li avoirs de ce mond' (a)
Ne vaut pas le plaisir d'aimer.
Si je suis joliette (b), nul
Ne m'en doit blasmer.



Blasmer! belle fille; si fait.
Sachez que li enfant qui fait
Contre le vouloir de son pere,
Souvent advient le paie chere.
Pere ferai votre vouloir,
Mais trop me fait le cœur douloir
Cette chanson, & me tourmente,
Qui dist: *Nulle ne se marie,*
Qui ne s'en repente.



Repente, & veux je bien croire,
Pere, que la chanson dist voire, (c)
Bien se repent qui se marie,

Car

(a) Monde.
(b) Noble, qui a le cœur haut.
(c) Vérité.

Car je m'en ſuis ja repentie
D'avoir Mari avant que l'aye.
Le ſeul parler tant m'en effraye,
Que j'en ai tout le cœur marri.
J'aime mieux mourir Pucelle,
Qu'avoir mauvais Mari.

Mauvais Mari n'aurés vous pas;
Mais fiancer, tout de ce pas,
Diſt le pere, vous faudra bien.
Or voici le vilain qui vient,
Et du mieux qu'il peuſt ſe contient,
Au mieux quil peuſt de cœur joli, (a)
S'eſt eſcrié à haulte halaine,
L'argent va donner au vilain
Fille de Chaſtelaine.

Chaſtelaine fut ja ſa mere,
Chaſtelain encor eſt ſon pere;
Mais grand' pauvreté l'environne,
Car pour l'avoir que je lui donne,
M'a-t'il donné la pucelette?
J'en dois bien dire chanſonnette?
Car je n'ai plus le cœur dolant:

(a) Gai, joyeux.

Je prendrai l'oiſelet
Tout en volant.

En volant, l'oiſelet prendroie
Tant eſt le mien cœur plain de joie,
Diſt le vilain, que ne puis dire.
Quant je ſa biauté remire,
Lors je crois paradis avoir.
Qui pour ſi brave Dame avoir
Met ſon denier, eſt bon Marchand;
Rien n'égale ſi belle Dame;
Rien ne peut la valoir.

Mon rien ne peut valoir celi, (*a*)
Dont le regard tant m'abeli, (*b*)
Que ſon pere la m'a donnée
Roſe qui eſt ſi colorée,
N'eſt rien au prix de ſa couleur.
Je ne ſens ni mal ni douleur,
Quant j'y penſe, foi de mon ame.
Dieux! Comme eſt doux le penſer
Qui vient de Madame.

De

(*a*) Celle.
(*b*) Me plaît, me ſemble beau.

De ma Dame ay un doux penſer
Dont je ne puis mon cœur oſter;
Sans ceſſe y penſe ; la regardant,
Son bel œil va mon cœur ardant;
Ardant certes, ce eſt de joie,
Par ſon doux regard lui octroie
Mon cœur; & partir ne m'en veuil.
En regardant m'a ſon bel œil
Donné les maux dont je me deuil.

Je me deuil, Dieu me ſoit aidant,
Qu'aſſez-tôt ne verrai l'inſtant
Que d'elle n'ait fait mon ſoulas.
Ha gentil Preſtre Nicolas
Epouſez-nous toſt. Sans délai,
Diſt le Preſtre, ce fuſt ja fait;
Mais ne ſçai qu'elle eſt l'Epouſée.
La voilà ci, demandez-lui
Si m'amour li agrée.

Agréez-vous cette nouvelle?
Diſt le Preſtre à la pucelle,
Que vous deviez prendre & avoir
Ce vilain-là pour ſon avoir.
Elle répondit: Beau doux Sire,

Ja n'ose mon pere dédire;
Mais ja ne lui porterai foi.
Aurai-je donc helasse?
Un Mari maugré moi.

Maugré moi, voire (*a*) je l'aurai;
Mais la foi ne lui porterai,
Sire Prestre, bien sachiez.
Peu m'importe que vous fassiez,
Dist le Prestre, je vous épouse.
De pleurs son beau visage arouse;
De cœur dolent elle s'escrie:
Je n'ai amours à mon vouloir,
Si en suis moins jolie. (*b*)

Moins jolie si en serai,
Ne jamais jour ne passerai,
Que je ne sois folle de pleurer.
Dieux! par trop peut demeurer
Mon ami, à me revenir;
Tost lui pourra mésavenir.
Trop long-tems oubliée m'a;
S'il ne se haste, mon ami
Perdue m'a.

Perdue

(*a*) Vraiement.

(*b*) Gaye.

Perdue m'a li mien amis:
Je crois que trop long-tems a mis
A moi venir reconforter;
Car li vilain veut m'emporter
Tout maintenant en ſa contrée.
Doux ami, votre demeurée
Ma fait de deuil le cœur partir:
Au départir d'amourettes,
Dois je bien mourir.

Mourir dois je bien par raiſon.
A tant voici dans la maiſon
Son ami qui l'eſt venu guerre.
Du palefroi met piet à terre,
Et s'en entre dedans la Sale.
Celle qui eſt & blaime & pale,
En chantant ſe mit à crier:
Ami, on me force pour vous,
Et ſi ne vous puis oublier.

Oublier ne vous puis je mie,
Tant bien reſterai votre amie,
Treſtous les jours que je vivrai:
Que jamais jour ne vous fraudrai,
Tant que je aie au corps la vie.

 Deuſt

Deuſt le vilain crever d'envie,
Chanterai de cœur liement, (a)
Acolez-moi, & baiſiez
Doucement; car li maux
D'aimer me tient joliement.

Joliement me tient, amis,
Li maux qui ſi long-tems a mis
Mon cœur pour vous en grand deſtrece;
Comme l'hiver qui la fleur ſeche
M'a li vilain tantoſt flétrie;
Mais déſormais ſuis reverdie,
Quand vers moi vous ſens & acole:
Mon cœur eſt ſi jolis,
Que peu s'en faut qu'il ne s'envole.

Vole mon cœur, de fine joie:
Or toſt ami qu'on ne vous voie,
Prenez-moi ſur votre cheval:
Si nous avions paſſé ce val,
A tems ſerions en vos pays.
Cil qui ne fut pas esbahis,
L'enleve & dit tel chanſonnette:
Nul ne doit au Bois aller
Sans ſa compagnette.

Com-

(a) Gaiement.

Compagnette ne vous ennui,
Car en tel lieu ſerons dés hui, (*a*)
Où li vilain n'aura puiſſance.
Marchons tout doux; n'ayez doutance;
Je chanterai, s'il vous agrée,
J'ai bonne amourette trouvée:
Or vient à moi qui la reclaime:
Ainſi doit aller fin cœur,
Qui bien aime.

5 Qui bien aime ainſi doit aller.
Auſſi-toſt on voit déveller
Le Chaſtelain de ſon deſtrier.
Li vilain court à l'Eſtrier,
Qui ſouvent ſon deuil renouvelle.
Et quant il a veu la pucelle
Près ſon ami, ſi le ſupplie:
Pour Dieu, prenés tout ce que j'ai,
Si me rendés ma mie.

Ma mie me convient ravoir,
Car j'en donnai moult grant avoir
Avant que l'euſſe épouſée:
Lors s'eſt la pucelle eſcriée,
(Parole qui ne lui plut guere)

 Vilain,

(*a*) Aujourd'hui

Vilain, force le me fit faire,
Si n'eſt pas droit que vous m'ayez,
Pis vous fait votre jalouſie,
Que tout le mal que vous ayez.

Le mal aviez, & paine enſemble,
La rage vous tint, ce me ſemble,
Quant vous à mon pere donnâtes
L'argent de quoi vous m'achetâtes,
Comme ſi je fuſſe une beſte;
La goutte aux deux yeux de la teſte
Vous dévore, & le cœur: Méchant,
Voſtre jalouſie eſt plus
Enragée que le mal de dents.

Le mal de dents vous puiſt ſaiſir,
Avant que Puſt me deſſaiſir
Cil qui me tient à ſon vouloir.
Trop m'avez fait le cœur douloir,
Vilain; bien devés avoir honte.
Lors s'eſcria le fils au Comte,
Qui de ce mot fut resjoui:
Belle or, ballez, je vous en prie,
Je vous ferai le cœur joli. (*a*)

Le

(*a*) Joyeux.

Le cœur joli vous convient faire;
Et le vilain commence à braire,
Quant la parole eut entendue:
Mais rien n'y sert, il l'a perdue.
Cil est entré dedans sa terre
Où ses amis le venoient querre,
Qui tous chantoient liement,
Trépignez & ballez cointement,
Vous qui par amour aimez loyaument.

Loyaument vous venons aider;
A ce point n'ose plus plaider. (*a*)
Le vilain, quand les a veus,
Fuyant, s'en va tout éperdus:
Au Châtelain s'en vait arriere,
Si lui a dit à basse chere, (*b*)
Fuyons-nous en, sauve la vie.
La Sainte Croix d'Outremer
Nous soit hui en aïe. (*c*)

En aïe nous puisse hui estre
La Ste. Croix au Roi Céleſtre,

E 5 Dit-

(*a*) Disputer.
(*b*) Tristé contenance.
(*c*) Aide.

Dit-cil qui vouluſt eſtre aillours.
Fuyant, s'en va plus que le cours,
Car de paour le cœur lui tremble,
Tos ſes parages (a) s'y aſſemble,
Qui lui ont dit, ſans demourer,
Vilain, laiſſez votre plourer,
Si vous prenez à labourer.

A labourer me convient prendre,
Dit li vilain, ſans plus attendre,
Et gaaigner nouvel avoir.
Bien ſçais & le devois ſçavoir;
Pour moi c'étoit trop haut parage;
Et ſe j'i ai fait mon domage,
Ne m'en blâmez, par Saint Remi;
Se j'ai fait ma foliette,
Nul n'en aura pis que mi.

De mi je croi qu'il n'i ait homme,
Demeurant d'ici juſqu'à Rome,
A qui il ſoit pis avenu;
Mais encor m'a Dieu ſecouru,
Quant revenu ſui en maiſon.
S'en dois bien dire par raiſon,
Les vers que j'ai tant viellé:

J'ai

(a) Parenté, Parens.

J'ai trouvé lenid de la pie,
Mais li piot ne y sont mie:
Il s'en sont trestous envolés.

Volés s'en sont tous les petits
Car le milan qui les a pris,
A mon escient les emporte.
Ainsi se plaint & desconforte
Li vilain. Plus n'en parlerai,
Mais de la pucelle dirai,
Qui chantoit de cœur liement: (a)
Jolietement m'en vais,
Jolietement.

Jolietement mi demaine
Bonne amour qui n'est pas vilaine,
Qui du vilain m'a délivrée;
Or suis venue en la contrée,
Dont mon ami m'a fait douaire.
J'en dois bien par droit chanson faire,
Car sont tous mes malheurs passez.
J'ai amourettes à mon gré;
J'en suis plus joliette assez. (b)

Assez

(a) Joyeusement.
(b) Gaye. Gaillarde.

Aſſez en ſuis plus joliette.
En arrivant, la pucelette
Voit venir Dames & pucelles
Qui chantoient chanſons nouvelles:
Et quant ſe vint au congé prendre,
La pucelle, ſans plus attendre,
A Dieu les a recommandées:
Tendres baiſers, leur départi,
Et doux regards a foiſonnée.

A foiſonnée ai mon vouloir:
Li vilain s'en peut bien douloir.
L'Eſcuier devant la pucelle
Qui tant eſtoit cortoiſe & belle,
Dit, j'ai en beau lieu mon cœur mis,
Ne ſera que ne faſſe joie:
Amie ai blonde & ſadinette, (*a*)
Telle que je vouloie.



(*a*) Gracieuſe, Avenante.

FIN.

